

Présence autochtone dans la Maison Louis-Bertrand

Catherine BROUÉ¹

Marie-Pier TREMBLAY DEXTRAS²

Au cœur du village de L'Isle-Verte, la Maison Louis-Bertrand constitue un témoignage autant qu'une représentation complexe de l'évolution d'une famille aisée depuis le milieu du XIX^e siècle. Riche de meubles, de tableaux ou d'artefacts de grande valeur ainsi que d'objets du quotidien ne présentant d'autre intérêt que de faire état d'un usage, d'un mode de vie, voire, de goûts ou de préférences, cette vaste demeure aura fait l'objet de divers inventaires depuis les années 1990.

Étonnées d'abord, lors d'une rapide visite, par une « présence » autochtone ostensible dans l'une des deux pièces centrales du 2^e étage et émerveillées par le porte-bébé brodé à la main qui y est exposé parmi d'autres objets autochtones, nous avons cherché à dépasser notre étonnement premier pour comprendre la place qui était faite, par cette disposition, à la figure amérindienne. Notre étude n'échappera donc pas à cette mise en abyme possible des processus d'inventaire en s'intéressant aux artefacts, objets, documents ou photos relatifs aux Premières Nations présents dans la Maison Louis-Bertrand. Notre propos se limitera pourtant ici à faire état de cette présence amérindienne

incarnée dans des objets qui l'évoquent par un état des lieux détaillant ce qui se donne à voir ou à découvrir comme autochtone à chaque étage de la maison, pour esquisser les grandes lignes de la représentation qui s'en dégage³.

Inventaires dans la Maison Louis-Bertrand

La Maison Louis-Bertrand a été acquise par l'Université du Québec à Rimouski en 2005. En cédant leur propriété à l'UQAR, Pierre et Robert Michaud, tous les deux prêtres, étaient bien conscients de la valeur patrimoniale de ce bâtiment qui avait déjà suscité l'intérêt de l'anthropologue Marius Barbeau⁴ dans les années 1930-1940. Louis Bertrand, leur arrière-grand-père, l'avait construite en 1853, et elle avait toujours appartenu à leur famille depuis⁵.

De fait, la Maison Louis-Bertrand ou certains des meubles ou objets qu'elle recèle font l'objet de signalements dans des ouvrages généraux traitant de patrimoine⁶. Des inventaires plus spécifiques, réalisés à la suite des démarches entreprises par les Michaud pour faire reconnaître la valeur patrimoniale de leur maison de famille, ont également souligné l'importance pour l'histoire

nationale de ce bâtiment et des meubles, tableaux, objets et documents qu'il contient. Ainsi, dans son rapport d'inventaire portant sur les meubles meublants et une partie des objets usuels et décoratifs, Anne Bérubé souligne que « [l]a collection de la maison Bertrand est estimée à plus de 900 objets auxquelles [*sic*] s'ajoutent une quantité importante de livres et d'archives »⁷. L'évaluation qualitative faisant suite à cette étude signale l'intérêt du « décor de style néo-classique, typique des intérieurs bourgeois des années 1850 » et des biens mobiliers « acquis au fil des besoins, des modes, des goûts et des innovations technologiques propres à la période victorienne et à la première moitié du XX^e siècle »⁸. Claire Desmeules signale aussi « la valeur ethnologique et historique de la maison et de son contenu »⁹. Selon elle, la maison aurait « cessé d'évoluer en 1938, au moment où elle cessait d'être habitée en permanence » et serait « comme "figée" dans le temps », les Michaud n'ayant « à peu près rien changé dans la maison depuis cette date »¹⁰.

Patrick Albert, dans son *Rapport d'enquête de conservation*, établit des catégories permettant de classer les objets de la collection Louis-Bertrand : archives et

livres; armes; céramique et verre; dessins, aquarelles et autres travaux d'art graphique; films et enregistrements sonores; instruments de musique; meubles, objets et sculptures en bois; objets et sculptures en métal; objets ethnographiques; objets historiques; photographies et textiles et vêtements divers »¹¹. Des objets d'origine autochtone pourraient se retrouver dans la plupart de ces catégories, mais ce rapport ne les détaille pas davantage et s'intéresse plutôt aux interventions de conservation à apporter aux meubles. Ces trois rapports commandés par le ministère de la Culture ne font aucune mention d'artefacts provenant de nations autochtones.

On apprend, dans *L'Énoncé d'intégrité commémorative* préparé par Parcs Canada en 2005, que ce qui est considéré comme la « collection ethnologique » de la maison est constituée des quelque 900 objets dénombrés par Anne Bérubé en 1993¹². Ce document insiste aussi sur une période précise quant à la valeur historique de cette collection : « La collection Louis-Bertrand est une collection naturelle, un fonds de famille, où chaque élément a été acquis au fil des besoins liés au quotidien d'une famille de la bourgeoisie rurale sur une période de près d'un siècle [...] entre le milieu du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle. »¹³ Plus loin, on précise : « les objets de la collection [ethnographique] couvrent la période de 1853 à 1938 »¹⁴. Il n'est pas spécifiquement fait mention de ce qui a été déposé là par les frères Michaud pendant toute la période où ils n'ont habité la maison que de façon sporadique. Pourtant, des objets

de toutes sortes datant de la deuxième moitié du XX^e siècle abondent dans la plupart des pièces, les Michaud continuant en effet d'alimenter la maison familiale en archives ou objets divers¹⁵.

Un autre inventaire a été établi, en 2003, par l'antiquaire David Brown, à la demande de Marcel Michaud qui s'interrogeait tout comme ses frères sur la valeur des meubles et artefacts. Son évaluation comprend les trois entrées suivantes : « 2 boîtes ovales indiennes Mic Mac (rare) [...] Indien – transporteur de bébé... [...] Objets indiens divers... »¹⁶ Ces quelques objets étaient jusqu'à présent les seuls à avoir été signalés comme porteurs d'une amérindianité dans la Maison Louis-Bertrand.

Cherchant à faire le point sur la valeur patrimoniale ou marchande des biens de cette maison, ces inventaires témoignent ce faisant de l'importance accordée aujourd'hui à tel ou tel type d'objets, voire de la conception même de la mémoire familiale et collective qui a présidé à leur constitution¹⁷. On le constate, la présence d'artefacts ou d'objets d'origine amérindienne ou évoquant l'amérindianité n'a pas compté dans l'estimation de la valeur historique de la maison, bien que quelques objets soient signalés par l'antiquaire David Brown. Ce silence s'explique sans doute autant par la faible importance quantitative de cette présence en regard du foisonnement matériel de meubles et d'objets que par l'impression de figement temporel que dégage l'ensemble du décor et de la disposition des pièces typiques

d'une culture canadienne-française révolue depuis près d'un siècle. De plus, la majorité des objets en rapport avec une culture autochtone a été déposée dans la maison après 1940, comme en témoignent les dates inscrites sur ces objets ou comme en atteste Pierre Michaud, que nous avons interrogé à ce sujet¹⁸. C'est pourtant justement le caractère inusité d'artefacts amérindiens dans un décor bourgeois considéré comme patrimoine historique, ethnologique et national qui nous a incitées à porter notre attention sur cet aspect de la Maison Louis-Bertrand.

Notre propre conception de l'autochtonie

Il n'existe pas d'inventaire qui ne procède d'une classification préalable, explicite ou sous-jacente dans sa structure ou son contenu même¹⁹. Notre état des lieux supposait que l'on s'interroge d'emblée sur la notion même d'autochtonie ou d'amérindianité rapportée aux objets exposés, documents ou artefacts. En quoi un objet autochtone diffère-t-il d'un objet non autochtone? Quels critères choisir ou ne pas choisir pour faire notre état des lieux? Valeur marchande des objets, valeur historique ou archéologique, intérêt sociologique ou testimonial des traces d'un mode de vie ou de pensée associé aux Premières Nations...? Que devait-on reconnaître comme amérindien ou référant à la culture ou au mode de vie amérindien? Fallait-il intégrer à cet inventaire, par exemple, les raquettes en babiche (constituant sans conteste un héritage de la culture autochtone) accrochées dans le couloir du deuxième étage, alors que celles-ci étaient rangées

à côté d'autres raquettes, de tennis cette fois-ci, créant par là une association qui semble davantage associée au sport qu'à l'indianité?

Comme, selon nous, l'un des intérêts de la Maison Louis-Bertrand réside dans l'ensemble des biens et documents accumulés, disposés et donnés à voir²⁰, et non pas seulement dans la valeur patrimoniale ou pécuniaire de tel ou tel objet, notre parti pris devait être celui de l'hétéroclite, du détail dans un ensemble qu'il s'agirait de cerner *a posteriori*. Si les inventaires gouvernementaux ont procédé d'une vision bien précise de la valeur patrimoniale des meubles et des objets, si la liste établie par l'antiquaire David Brown n'a retenu que ce qui présentait une valeur marchande, notre « état des lieux » procéderait d'un relevé systématique, pièce par pièce, de tout ce qui, de près ou de loin, évoquait pour nous un mode de vie associé aux Premières Nations ou qui se présentait au regard comme une réflexion sur ces communautés. Le premier survol que nous proposons ici procède donc d'un point de vue « néophyte » porté sur une culture dont nous ne savons en définitive que peu de choses et prétend moins dater, soupeser ou identifier des objets culturellement marqués que de comprendre ce qui s'offre à notre regard. Il ne s'agit pas de circonscrire des manifestations culturelles autochtones dans le but de cerner ce qui constituerait une spécificité ethnographique ou identitaire : il s'agit de rendre compte d'une mise en scène – voulue ou non – de ces peuples conçus comme autres, mise en scène construite par l'intermédiaire d'objets disposés de façon

réfléchi dans cette maison à la fois exemplaire et typique de la culture néo-classique canadienne-française.

État des lieux

Étage 0 – Pièces de vie et d'affaires

Les pièces de cet étage sont celles qui ont subi le plus de modifications au cours des ans. Abritant à l'origine un magasin général, un bureau de poste et des bureaux pour les activités commerciales, seigneuriales ou professionnelles des Bertrand, cet étage a été considérablement modifié après le mariage d'Aimée Bertrand et de Charles-Eugène Michaud, en 1913 ou 1914²¹. On suppose néanmoins que la salle à manger et la cuisine ont conservé leurs fonctions initiales après ce mariage. Dans ces deux pièces, des tiges de maïs dans des vases ou sur les meubles et des épis de maïs séchés contribuent à la décoration, mais rien ne distingue cette pratique des pratiques occidentales traditionnelles, si ce n'est que le maïs est une espèce endogène d'Amérique.

Dans la bibliothèque de la chambre 07 (ancien bureau de poste), on retrouve quelques ouvrages de diverses époques attestant d'un intérêt pour les nations autochtones, leur art ou leur territoire, dont un exemplaire de *L'Homme du Labrador* de Bernard Clavel et un exemplaire de *L'Art traditionnel au Québec : Trois siècles d'ornements populaires* de Michel Lessard et Huguette Marquis. Dans un volume relié à la main compilant des articles de journaux et des extraits de lecture du révérend Émile B. Gauvreau²², intitulé (titre manuscrit) *Extrait de revues et journaux*, dont la consti-

tution remonte au début du XX^e siècle si on en juge par les dates disséminées dans ce recueil, quelques coupures évoquent des contacts avec des nations autochtones²³ ou témoignent d'un intérêt pour les vestiges historiques de mondes passés et pour les travaux de naturalistes comme les abbés Huart ou Provencher. Ce volumineux recueil mériterait sans doute un examen fouillé, mais nous nous contenterons ici de le mentionner.

Étage 1 – Chambres et pièces de réception

Communément appelé « le bel étage » ou « noble étage », le premier étage abrite un salon et un séjour qui semblent avoir été le lieu de réceptions mondaines et amicales, et des chambres, dont les dernières occupantes ont été la « tante Loulou » et la grand-mère Élisabeth Mignault. La présence autochtone se manifeste d'abord dans la salle de séjour 02, sur la table centrale où sont disposés divers albums photographiques. L'un de ces albums de photographies noir et blanc, que l'on pourrait approximativement dater du début du XX^e siècle montre la famille Bertrand pratiquant des loisirs de plein air : raquette, camping, tennis, pique-nique, traîneau à chien, canot, etc. Quelques portraits ou photographies de groupes d'Amérindiens non identifiés devant un campement rudimentaire y côtoient des photographies de membres ou d'amis de la famille imitant un mode de vie autochtone : cuisson d'un poisson sur feu de bois, canotage, etc. Par cet amalgame se crée une association – ou un brouillage – entre les loisirs sportifs à la mode « naturaliste », dans un cadre semi-

sauvage, d'une élite rurale du tournant du siècle et les contacts amicaux, ou à tout le moins humains, entre des membres de la famille Bertrand et des autochtones. Sur l'une de ces photographies, montrant deux hommes sur un bateau à voiles, l'un des personnages²⁴ a fait l'objet d'un barbouillage ultérieur : on lui a dessiné, au stylo, un costume et un chapeau, un arc et une flèche, tandis qu'une seconde flèche lui arrive dessus; sous la photo est inscrite la légende « Un chef huron ». Cette facétie révèle à sa façon que les loisirs de plein air participent bien, pour une part, d'une certaine transgression entre deux cultures, deux mondes, celui du « civilisé » aisé accédant par ses loisirs – sur le mode humoristique – au statut de « huron » barbouillé. Un autre album, plus récent, rassemble des souvenirs d'une croisière en Alaska effectuée en 1983 parmi lesquels on retrouve des clichés et des cartes postales de totems et un récit de ce voyage faisant la mention d'une visite du village autochtone de Ketchikan²⁵. Dans la même pièce, sur un guéridon collé au mur, dans un dossier intitulé « à classer », une légende portant sur la création des îles du Saint-Laurent, dont l'île Verte, intitulée *Légende Saguenayenne - Le grand chef Malechite*, associe un chef « malechite » à Lucifer, ce serviteur jaloux qui finira par être définitivement écrasé par la création divine²⁶. Sur le même palier, dans la chambre 06, d'autres albums rangés dans le placard regroupent des photographies datant du début du XX^e siècle similaires à celles qui sont données à voir dans le séjour 02²⁷.

Dans un tiroir de bureau au fond de la chambre 07, on retrouve une petite décoration murale, une gravure de métal au motif d'inspiration aborigène de la côte Ouest canadienne. Dans le placard de cette même pièce se trouve un exemplaire de l'ouvrage *Mémoires d'un esquimau* de Maurice Métayer et un autre exemplaire de *L'Homme du Labrador* de Bernard Clavel.

Dans le placard de la chambre 04 sont rangées deux grosses boîtes ovales en bois, l'une légèrement plus petite que l'autre, assemblées à la main par un lacet d'écorce, de facture amérindienne, qui accueillent des foulards et autres accessoires vestimentaires féminins (figure 1). Ces deux boîtes en parfait état ont fait l'objet d'une évaluation chiffrée assez conséquente dans l'inventaire réalisé par l'antiquaire David Brown en 2003²⁸.

Étage 2 – Étude et chambres mansardées

Cet étage servait à l'origine de *nursery* et de dortoir pour les domestiques. Cependant, il a été condamné et utilisé comme débaras pendant plusieurs décennies à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. C'est en 1938, quand le reste de la famille est partie s'installer à Québec, que Pierre et Robert Michaud se sont séparé l'étage pour en aménager à leur goût leur moitié respective²⁹.

Dans le hall 01, des paires de raquettes à neige en corde et en babiche sont disposées dans un décor évoquant le sport et le voyage et côtoient des raquettes de tennis, du matériel de pêche, des valises et des malles et des cartes géographiques.

Dans la chambre 04 de ce deuxième étage, on trouve un livre de Pierre Cholenec, *Catherine Tegahkouita : La Sainte sauvagesse*³⁰, portant l'ex-libris : « Jacques Michaud ». En outre, la bibliothèque 02 comprend divers livres dont le propos tourne autour des Amérindiens : *Une Française chez les sauvages*, de Jeanne Goussard de Mayolle³¹, portant l'ex-libris : « Robert Michaud » et une estampille : « Autorisé/Remarque : Épeurant/Sem. St.-Charles »; *Aux Glaces polaires : Indiens et Esquimaux*, de Pierre Jean Baptiste Duchaussois³²;

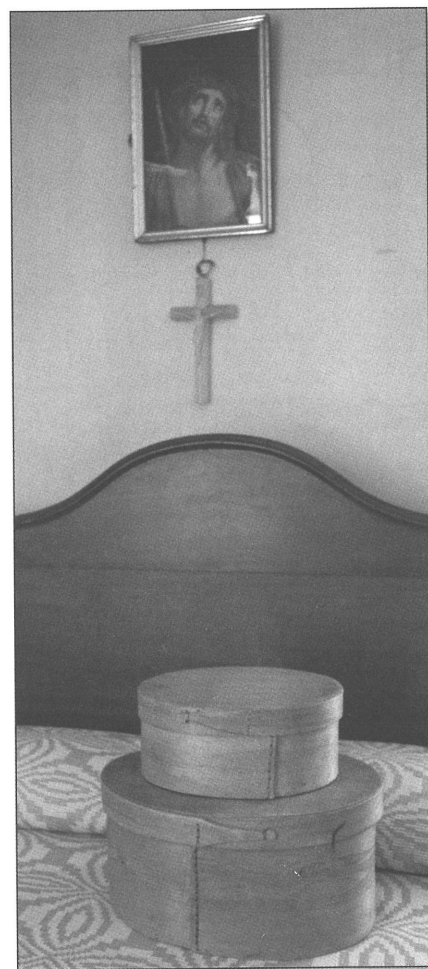


Figure 1 : Boîtes ovales en bois - Chambre 04, 1^{er} étage

Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique, d'Alexandre-Antonin Taché³³, portant l'exlibris : « M^e L. A. Bertrand »³⁴.

C'est dans le séjour 08, ancien bureau de Pierre Michaud, que l'on retrouve la majeure partie des objets évoquant des nations ou un mode de vie autochtones. S'y côtoient des artefacts vraisemblablement recueillis par Pierre et Marcel Michaud lors de leurs voyages sur la Côte-Nord et dans la région de Chibougamau, de menus objets de fabrication industrielle de type « souvenirs de voyage », des photographies avec ou sans légendes, des peaux tannées, etc. La description et les illustrations qui suivent tentent de donner une

idée du foisonnement hétéroclite qui caractérise la disposition et le décor de cette pièce.

Le décor de cette pièce semble tourner autour de la chasse, du scoutisme, de la navigation et du voyage. Ornant le mur sud, un panache avec son velours rappelle un voyage de chasse au lac Ninawawe (près de Schéfferville), en 1972. Des photos de ce voyage sont d'ailleurs accrochées au panache, dans un petit sac. Sur la table du centre trône une plaque métallique (un porte-livre?) sur laquelle figurent une citation de Longfellow et le profil d'une tête de chef amérindien (identifiable comme chef à sa coiffe de plumes). Du côté est, l'espace de l'âtre

est décoré de plusieurs bibelots, d'un morceau du mur de Berlin, d'une divinité hindoue, d'un hexagramme irlando-amish, d'un oiseau en pierre à savon, d'un totem en modèle réduit, etc. Des vestiges marins, une bouée, et un râtelier contenant des fusils complètent le décor.

C'est autour de la commode LB-157 (figure 2) qu'est aménagée la principale « mise en scène » matérielle de la figure amérindienne. Le porte-bébé en cuir orné de broderies évoqué en introduction et un panache de cervidé surplombent cette commode dont le plateau expose un éventail hétéroclite d'objets, artefacts, bibelots, photographies,



Figure 2 : Commode LB-157, Séjour de Pierre Michaud, 2^e étage



Figure 3 : Fragment de panier d'écorce et sa légende. Sur la commode LB-157, Séjour de Pierre Michaud, 2^e étage



Figure 4 : Mocassins, chope et panier d'écorce. Sur la commode LB-157, Séjour de Pierre Michaud, 2^e étage

etc. La thématique de cette collection semble être, au premier abord, la vie des Premières Nations, mais un coup d'œil plus attentif nous révèle qu'il s'agit plutôt de curiosités et de souvenirs de voyages ou

de menus événements personnels. Ainsi se côtoient sur cette commode de petits pots contenant ce qui semble être des algues, des macarons de style folklorique, une roche de titane de Havre-Saint-

Pierre, du minerai de fer de Moisie, une chope « allemande » *made in China*, une photo de l'abbé Fortin faisant sa messe sur un canot retourné, des prières encadrées, une pomme de pin, des sculptures en pierre à savon (stéatite), une tirelire de la Banque Nationale, des dessins d'enfants, une photo de Pierre Michaud dans un taxi-vélo de Pondichéry, un « morceau de vaisselle trouvé dans les ruines de la maison habitée par Lord Strathcona lorsqu'il était agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson »³⁵, un pistolet ou une reproduction de pistolet ancien³⁶, une corne creuse avec bouchon, des affiches bilingues français-innu du Département des Terres et Forêts, de petits paniers d'écorce, dont un est un vestige accompagné de sa légende (figure 3), une bouteille en terre cuite décorée de fourrure, un chandelier (?) en cuir épais, des mocassins brodés (figure 4), des colliers de perles et médaillons colorés plutôt récents et semblant relever d'une fabrication en série, une peau tendue des Scouts Éclaireurs-Loups de La Romaine, deux petits canots décoratifs en écorce dont l'un porte la date de 1908 et l'autre porte la légende « souvenir de Sept-Îles », un fossile de coquillage, des coquillages, une photo de cinq femmes innues, une petite boîte en fer du père Noël, des rubans de congrégations religieuses, dont l'un orne un cylindre d'écorce de bouleau soulignant la fête patronale des Indiens de Betsiamites de 1949... Certains objets en cachent d'autres : par exemple, dans l'écorce de bouleau est inséré un article de journal « Le «Couteau Croche» des Indiens de la forêt boréale »³⁷. Derrière un dinosaure métallique miniature est glissée

une enveloppe de plastique contenant quelques photographies : « l'abbé Michaud, revenant de son ministère auprès des militaires de l'armée de l'air, au Radar de Moisie » en 1956-1959; l'abbé Michaud faisant sa messe sur un assemblage de gros troncs « messe dans la grotte Pte-à-la-Garde Camp des Aumôniers »; une femme innue avec un bébé donnant lieu, au recto de la photographie, à la légende suivante : « Les derniers visiteurs que nous avons eus. Après un mois de marche venant de 250 milles. avril 1951 »; enfin, trois clichés d'une famille innue en compagnie de Marcel Michaud au « Lac Wacouna mille 120 octobre 1950 »³⁸. Sur ce même mur, tout près de la commode, sont exposés une petite décoration murale en métal gravé du même style que celle trouvée au 1^{er} étage et, dans un cadre, une reproduction agrandie d'une des photographies trouvées dans les albums de l'étage inférieur, représentant une vieille femme portant la coiffure typique des Innues (bonnet et cheveux enroulés derrière les oreilles) et fumant la pipe (figure 5). Dans le même cadre, sous ce portrait, sur un arrière-plan de sapins vus du ciel, figure la mention suivante : « Un monde était leur empire »³⁹ (figure 2).

Dans les tiroirs de la commode sont rangés une tête de pipe (1941), un marteau et des ficelles d'arpentage, un couteau (1907), une ceinture pour les balles, une pince pour fondre le métal, un serre-joints et un sac



Figure 5 : Femme innue avec coiffe traditionnelle. Album du séjour 02, 1^{er} étage

rempli de fourrures, dont certaines sont doublées et brodées de festons colorés (1 ours, 1 castor, 2 phoques, 2 hermines (?)) emballées elles-mêmes, étonnamment, dans des journaux faisant de la réclame pour des vêtements en fourrure.

Une représentation complexe de soi

Dans la Maison Louis-Bertrand, une certaine vision de l'Autre comme objet – d'admiration, de curiosité, de pitié ou d'empathie – semble imposée par la disposition des pièces, par le décor ou l'ambiance, par les commentaires ou renseignements qui sont associés aux objets, meubles ou documents répartis

dans la maison, par les discours véhiculés au hasard des livres, coupures de journaux, manuscrits ou photographies classés ou disposés çà et là...

Bien sûr, les activités apostoliques et professionnelles de Marcel et de Pierre Michaud transparaisent dans l'aménagement de cette pièce décorée de souvenirs, de trouvailles ou de cadeaux⁴⁰. L'entremêlement de bibelots sans valeur et d'objets artisanaux de grande qualité témoigne d'un regard à la fois admiratif et curieux, empreint d'une vision « touristique » et nostalgique d'un territoire et d'une culture – essentiellement innue – considérée comme en voie de disparition. Cette folklorisation de la figure amérindienne participe en même temps d'une

représentation de soi, d'une expérience de vie : tous ces objets, de l'artefact ethnologique ancien à la pacotille industrielle, sont investis d'une valeur personnelle et sentimentale. Plusieurs d'entre eux mériteraient qu'on y porte davantage d'attention, comme les fourrures doublées ou les paniers faits à la main. Cependant, c'est leur mélange même qui confère à l'ensemble son intérêt : des époques, des procédés de fabrication, des valeurs s'y télescopent dans un désordre qui n'a rien de fortuit. Il ne s'agit pas là d'objets posés au hasard dans une maison de villégiature conçue uniquement pour la détente : on y perçoit une volonté muséale manifeste, comme en témoignent les petites notes

explicatives laissées sur place (figure 3) ou la disposition même des objets. L'exposition offerte ou cachée au regard est d'autant plus évocatrice que chaque objet est mis en dialogue avec les autres et s'inscrit dans un décor auquel il contribue à donner vie.

Les Amérindiens apparaissent ainsi comme un souvenir, une curiosité, un mode de vie idéalisé et recyclé dans les loisirs au grand air d'une famille aisée. Plus discrètement, ils racontent en filigrane l'enthousiasme de jeunes gens du XX^e siècle pour leur travail et les liens qu'ils ont su tisser dans le cadre de leurs voyages. Certes, il n'est pas rare de voir des photos d'activités en forêt chez les Canadiens du début du siècle. Il s'agit d'un mode de vie pour certains, d'une mode pour d'autres. Le Bas-Saint-Laurent ne comptait-il pas, au tournant du XX^e siècle, de nombreuses « places d'eau » fréquentées par les habitants francophones aisés et les visiteurs anglais amateurs de sport, de chasse et de pêche? La possession et l'usage de raquettes et de canots par les familles canadiennes d'origine européenne ou de tentes de prospecteurs par les Amérindiens constituent d'ailleurs des signes d'une acclimatation entre les peuples colonisateurs et les peuples ancestraux. Néanmoins, les réminiscences ou les emprunts à la culture autochtone se font souvent à l'insu de leurs usagers, ou en tout cas sans qu'aucun parallèle ne soit explicitement établi entre usages autochtones et usages canadiens-français. Ce n'est pas tout à fait le cas dans la Maison Louis-Bertrand où un dessus de meuble est consacré aux « enfants de la forêt » et mis en parallèle

avec les usages et les intérêts d'une famille aisée au XX^e siècle. Ce rapprochement d'usage, ce métissage d'influences mis en représentation dans le séjour de Pierre Michaud, s'ils rappellent le mouvement scout auquel a participé ce dernier dans la seconde moitié du XX^e siècle⁴¹, prennent également la forme d'une assimilation religieuse et présentent le peuple amérindien comme fatalement appelé à disparaître – d'où l'importance de se réapproprier son savoir-faire. Ils appellent néanmoins le visiteur, par le regard spécifique qu'ils mettent en œuvre, un regard où la valeur marchande de tel ou tel artefact n'a pas plus d'importance que le souvenir « kitch » d'une excursion, à reconnaître des liens profonds unissant deux cultures en apparence distinctes.

Il s'avère que l'imprécision notionnelle préalable qui aura fondé notre démarche (sur ce qui est autochtone et ce qui ne l'est pas) aura permis de mettre au jour une sorte de métissage dans le décor proposé au 2^e étage. En nous fiant à ce que la maison elle-même proposait comme « autochtone » ou « non autochtone », tout en nous méfiant du regard imposé par la disposition des pièces, des objets et des éléments de décor, nous croyons percevoir une sorte de classification, une frontière et des zones de transition. Si les livres retrouvés au premier étage font partie d'un ensemble et témoignent d'une curiosité intellectuelle pour des cultures et des territoires spécifiques, les photographies ajoutées aux albums de famille témoignent de liens amicaux établis entre des membres de la famille Bertrand et des familles

autochtones dans le cadre d'activités professionnelles ou de loisirs. Par ailleurs, dans le bureau de Pierre Michaud au deuxième étage, chaque mur semble privilégier un thème à la fois différent et complémentaire des autres : à la commode chargée d'artefacts autochtones et de souvenirs de voyage répondent, sur le mur d'en face, le panache de caribou et ses souvenirs de chasse. Entre les deux, le mur nord rassemble les deux thématiques en y ajoutant celle de la navigation. Faisant un pont entre tout cela, des livres, des instruments de navigation et d'autres « souvenirs » amérindiens sont disposés comme au hasard sur la table placée en plein centre de la pièce, créant ainsi une vision hétéroclite où l'intérêt pour la faune ou les loisirs de plein air passe par le livre et la science.

Incidentement, ce survol de la présence autochtone dans la Maison Louis-Bertrand nous aura permis de nuancer l'idée selon laquelle cette maison offrirait au public – et au chercheur – l'image d'un intérieur canadien-français bourgeois qui se serait figée à la fin des années 1930. Il montre au contraire que les loisirs de la famille Bertrand-Michaud jusqu'à la fin des années 1980, voire jusqu'à aujourd'hui, ont contribué à la constitution d'une collection certes moins prestigieuse que celle des biens meubles ou patrimoniaux relevés dans les inventaires et les documents de reconnaissance entre 1983 et 2005, mais tout aussi fascinante de menus objets, de photographies ou d'écrits plus ou moins élaborés témoignant et instituant une rencontre d'ordre affectif et intellectuel entre deux types de culture.

Notes

- 1 Catherine Broué est professeure au Département des lettres et humanités. Spécialiste de Louis Hennepin et des récits d'exploration en Nouvelle-France, elle travaille actuellement sur les représentations de la parole autochtone dans ces récits et dans les textes administratifs des XVII^e et XVIII^e siècles.
- 2 Marie-Pier Tremblay est étudiante à la maîtrise en Lettres. Son projet de mémoire porte sur le patrimoine lettré et les pratiques de lecture à partir de l'inventaire analytique de la bibliothèque de la Maison Louis-Bertrand.
- 3 « Les travaux de recherche, notamment en histoire, viendront-ils banaliser le pouvoir évocateur de la mémoire, ou permettront-ils de rendre accessible aux générations à venir cette mémoire en la réactualisant? » s'interroge Maude Flamand-Hubert dans le chapitre « La maison Louis-Bertrand : lieu de mémoire et d'histoire », *Histoire et idées du patrimoine, entre régionalisation et mondialisation*, Hébert, Karine et Goyette, Julien, Québec, Canada, Les Éditions MultiMondes, Collection Cahiers de l'Institut du patrimoine de l'UQAM, 2010, p. 160. Nous espérons bien sûr que ce tour d'horizon contribuera à la réactualisation d'une mémoire trop souvent laissée pour compte.
- 4 Marius Barbeau, *Maîtres Artisans chez nous*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1942, p. 102. Musée canadien des Civilisations : Louis Bertrand et famille Bertrand, Fonds Marius Barbeau, dossier « Agriculture – Machinerie agricole », (boîte B314 f 2).
- 5 Claire Desmeules, *Maison Louis-Bertrand. Évaluation qualitative des biens mobiliers, du décor et des fonctions d'origine des pièces*, Rimouski, ministère de la Culture, 1993, p. 3. Globalement, tous les documents mentionnés ci-après fournissent les mêmes informations quant au contexte historique autour de la Maison Louis-Bertrand.
- 6 Par exemple, Michel Lessard, *Meubles anciens du Québec : Au Carrefour de trois cultures*, Montréal, Éditions de l'homme, 1999, 543 p.
- 7 Anne Bérubé, *Rapport d'inventaire. La Maison Louis-Bertrand, L'Isle-Verte*, Rimouski, ministère de la Culture, 1993, s.p.
- 8 Claire Desmeules, *op. cit.*, p. 23 et 24.
- 9 Claire Desmeules, *op. cit.*, p. 24.
- 10 Claire Desmeules, *op. cit.*, p. 33.
- 11 Patrick Albert, *Rapport d'enquête de conservation. Maison Louis-Bertrand, L'Isle-Verte, Québec*, Centre de conservation du Québec, ministère de la Culture et des Communications, 2003, p. 4-5.
- 12 Parcs Canada, *Énoncé d'intégrité commémorative. Lieu historique national du Canada de la Maison Louis-Bertrand*, Unité de gestion du Saguenay-Saint-Laurent, 2005, 28 p.
- 13 Parcs Canada, *op. cit.*, *Énoncé d'intégrité commémorative*, p. 12-13.
- 14 Parcs Canada, *op. cit.*, *Énoncé d'intégrité commémorative*, p. 15.
- 15 Ainsi ce mot, comme plusieurs autres, daté de 2010, accompagnant un document déposé sur un guéridon du séjour et indiquant où il devra être rangé.
- 16 David Brown, *Évaluation d'articles et de meubles antiques et usagés de la maison Louis-Bertrand de L'Isle-Verte*, 2003, p. 10-11.
- 17 Karine Hébert et Julien Goyette soulignent à juste titre que la conception du patrimoine a partie liée avec les questionnements d'ordre identitaire, dans « Le patrimoine au Bas-Saint-Laurent, entre histoire et actualité », *L'Estuaire*, n° 66, juin 2006, p. 3-8.
- 18 Entrevue entre Marie-Pier Tremblay Dextras et Pierre Michaud, Baie-Comeau, le 19 avril 2013.
- 19 Ainsi, par exemple, Bruce Curtis montre qu'au XIX^e siècle, les activités d'inventaire réalisés par J.-C. Taché ou ses confrères ont procédé de certaines valeurs sous-jacentes et permis une affirmation identitaire, dans « Joseph-Charles Taché et la science de l'inventaire social au Québec », Goyette, Julien et La Charité, Claude (dir.), Joseph-Charles Taché polygraphe, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Cultures québécoises », à paraître.
- 20 Karine Hébert est ses collaborateurs indiquent notamment que la Maison Louis-Bertrand offre aux chercheurs dans les domaines de l'histoire et de l'archéologie de la consommation un champ d'observation privilégié (Hébert, Karine, Goyette, Julien et Savard, Manon, « La Maison Louis-Bertrand, laboratoire d'histoire et d'archéologie », dans *L'Estuaire*, n° 66, juin 2006, p. 12.
- 21 Dans son *Rapport d'inventaire*, *op. cit.*, Anne Bérubé indique la date de 1914 à la page 3 et celle de 1913 à la page 7.
- 22 Les familles Gauvreau et Bertrand auraient entretenu une amitié de longue date d'après Pierre Michaud, entrevue entre Marie-Pier Tremblay Dextras et Pierre Michaud, Baie-Comeau, le 19 avril 2013.
- 23 Un article intitulé « Les Samoïs » signé Jules Gendron rapporte une scène mettant en présence les habitants de Saint-Paul (Minnesota) et la nation des Samoïs. La morale qui sert de conclusion à ce fait divers atteste d'une vision nostalgique opposant la « nature » dont feraient partie les nations autochtones à une « humanité » pervertie : « Ces scènes me font parfois songer étrangement. Il y avait là en effet deux castes en présence : le Sauvage ou barbarie et la foule ou civilisation. Le premier disait : vérité, enthousiasme, amour, religion; l'autre, mensonge, dissimulation, froideur, orgueil. Le Sauvage disait « Nature » et la foule « humanité ». (s.d., mais probablement ca 1906).
- 24 Frédéric et Henry Bertrand, selon Pierre Michaud, qui n'est toutefois pas certain de son identification. Compte tenu de leur âge – ils

- seraient dans la vingtaine – la photographie daterait des années 1900 ou 1910.
- 25 Mimi, *Voyage en Alaska du 17 au 26 juin*, 1983, Laval, 28 octobre 1983, Maison Louis-Bertrand, étage 01, séjour 02.
- 26 10 février 1941, *Légende Saguenayenne, Le grand chef Malechite (1)*. En note sous le sous-titre : (1) « Cette légende nous a été révélée par le Dr. A. Déry, de Québec un enfant de Trois-Pistoles dont il étudie passionnément l'histoire. ». La légende se conclut sur la note très édifiante suivante : « Aujourd'hui, au milieu des ruines de la caverne du grand chef Maléchite à Trois-Pistoles, s'élève un autre " wigwam " habité par de saintes filles du Dieu des Blancs... L'été, dans le calme du soir au soleil couchant, souvent apparaissent au bord du roc observatoire du chef des silhouettes de femmes. Elles portent à leur cou de petites croix d'argent. Leurs lèvres murmurent les " AVE " du ROSAIRE ou chantent les louanges du Créateur de la belle nature qui les entoure, cependant que la vague plaintive du fleuve venant se briser sur les rochers culbutés, semble apporter les gémissements du méchant Esprit de l'Orgueilleux vaincu banni pour l'Eternité de la Falaise enchantée. »
- 27 Bien qu'elles soient rangées pêle-mêle, on peut séparer ces photos selon deux générations, la première étant celle des frères et sœurs Bertrand, jeunes adultes au début du XX^e siècle et la deuxième étant celle des frères et sœurs Michaud, jeunes adultes autour des années 1940-1950. Les photographies sur lesquelles apparaissent des Amérindiens appartiennent à cette deuxième série.
- 28 Pierre Michaud ne se souvient pas de ces boîtes ou, en tout cas, ne les associe pas à des artefacts amérindiens. Entrevue entre Marie-Pier Tremblay Dextras et Pierre Michaud, Baie-Comeau, le 19 avril 2013.
- 29 Anne Bérubé, *op. cit.*, p. 11-12; Pierre et Robert Michaud, document sans titre que l'on pourrait intituler *Signes de pistes: Pour une auto-visite du troisième est de la maison Louis-Bertrand à L'Isle-Verte*, p. 3, dossier Notes diverses, bureau de Denis Boisvert, Bibliothèque, UQAR. Plusieurs témoignages oraux de Pierre et Robert Michaud explicitent leur aménagement du deuxième étage.
- 30 Beauceville, *L'Éclairer*, 1914, 36 p.
- 31 Tours, Maison Alfred Mame et fils, [1924], 144 p.
- 32 Lyon; Pris, Œuvre apostolique de Marie Immaculée; Œuvre des Missions, [1922], 476 p.
- 33 Montréal, Eusèbe Sénécal, 1866, 245 p.
- 34 L'inventaire exhaustif des livres n'est pas terminé.
- 35 Ce texte provient de la note accompagnant l'artéfact. Y sont ajoutés le lieu et la date : Mingan, août 1946.
- 36 Selon Pierre Michaud, un deuxième pistolet identique à celui-ci aurait disparu peu après que la maison ait été ouverte au public.
- 37 Jacques Brousseau, « Le "Couteau croche" des Indiens de la forêt boréale », *Technique : Revue industrielle*, Montréal, juin 1946, vol. XXI, n^o 6.
- 38 Ces photos sont particulièrement intéressantes. Elles sont prises dans la forêt, sur la neige. La femme porte une robe à manches courtes avec de gros motifs de pomme; en arrière-plan, on voit ce qui semble être leur habitation, soit une seminte, semi-cabane.
- 39 Pierre Michaud explique avoir monté ce cadre après avoir lu Ringuet, *Un Monde était leur empire*, Montréal, Éditions variétés Dussault et Péladeau, 1943, 350 p. Entrevue entre Marie-Pier Tremblay Dextras et Pierre Michaud, Baie-Comeau, le 19 avril 2013.
- 40 Cf. le porte-bébé. Pierre et Robert Michaud, *Signes de pistes: Pour une auto-visite du troisième est de la maison Louis-Bertrand à L'Isle-Verte*, p. 10, laquelle s'intitule « Souvenirs amérindiens » NB. « Le porte-bébé « AWASTEPINAGAN » rapporté par Marcel l'été de la naissance de Louise, fille de Thérèse (1946). C'est pourquoi le nom « Louise » est brodé sur la bande frontale. »
- 41 Quoique Pierre Michaud ne voie aucun rapport entre le scoutisme et les Amérindiens, Entrevue entre Marie-Pier Tremblay Dextras et Pierre Michaud, Baie-Comeau, le 19 avril 2013. Le scoutisme a pourtant emprunté au mode de vie autochtone certaines techniques de survie en forêt et certains emblèmes (le loup, la tête d'Indien, etc.) exposés dans ce séjour et dans la chambre adjacente.